

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an, 14 francs six mois, 7 50 francs trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 23 décembre 1865

BULLETIN.

Le *Moniteur belge* du 20 annonçait que les ministres avaient donné leur démission, mais que le roi, ayant exprimé le désir de les voir continuer leurs fonctions s'ils avaient repris la direction de leurs départements respectifs.

On commente diversement la démission du cabinet belge. D'après quelques personnes, le nouveau roi inclinerait vers une politique moins exclusive et plus conservatrice que son père. Ayant exposé cette politique en conseil, plusieurs membres auraient élevé des objections à la suite desquelles la crise se serait manifestée. Suivant une autre version, il s'agirait simplement d'une reconstitution ministérielle ayant pour objet de marquer la transition d'un règne à l'autre.

Il peut y avoir du vrai dans les deux conjectures. Le mieux est d'attendre que les sentiments et les intentions de Léopold II se traduisent par un acte officiel quelconque. Ce qui paraît certain, c'est que le jeune roi peut-être plus résolu que Léopold I^{er}, à l'égard du parti révolutionnaire, tiendra aussi fermement que lui le drapeau de la nationalité belge. C'est tout ce qu'il faut pour le moment.

On est en pleine crise ministérielle à Florence. La difficulté est de rencontrer pour le futur cabinet une majorité suffisante et persistante. La gauche annexionniste est maîtresse de la situation. Cela s'explique. Elle est une couleur, les autres fractions du parlement ne sont que des nuances, sauf la droite catholique et anti-unitaire qui ne compte pas plus de quarante-cinq voix.

On dit que M. Nigra est mandé à Florence. S'il y porte les préoccupations et les conseils sympathiques du gouvernement de l'Empereur, il insistera pour que l'on ne se jette pas dans de nouvelles aventures. Mieux vaut, en définitive, vivre avec un déficit que se jeter dans la banqueroute.

C'est pour la politique intérieure; quant

aux rapports avec l'étranger, les projets violents sur Rome et Venise sont tout simplement des choses insensées.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

On sait que les rapports de la France et de l'Angleterre en matière d'extradition, sont réglés par la convention du 13 février 1843, qui stipule la remise réciproque des malfaiteurs réfugiés d'un pays dans l'autre et accusés d'assassinat, de meurtre, de faux et de banqueroute frauduleuse. Une expérience de plus de vingt années ayant démontré l'inefficacité de ce traité, le gouvernement de l'Empereur s'est décidé à le dénoncer. En conséquence, l'ambassadeur de Sa Majesté à Londres a fait connaître le 4 décembre dernier au gouvernement de l'Empereur, usant de la faculté écrite de l'article 4 de la convention du 13 février 1843, considéré le traité comme devant cesser de produire ses effets à l'expiration des six mois qui suivront cette déclaration.

Les chiffres du bilan de la Banque de France publié aujourd'hui continuent de témoigner de l'abondance des ressources métalliques de ce côté du détroit, mais aussi du calme qui règne dans les affaires commerciales; sans les appréhensions plus ou moins fondées que donne la place de Londres, il est probable qu'une diminution de l'escompte ne se ferait pas longtemps attendre.

L'encaisse métallique s'est relevée de 434 à 448 millions, tandis que le portefeuille a fléchi de 329 à 307 millions à Paris et de 321 à 315 dans les succursales. La circulation des billets, qui était la semaine dernière, de 775 millions, n'est plus que de 850. Le compte-courant du Trésor créditeur a baissé de 104 à 100 millions. Le chiffre des avances sur valeurs a légèrement augmenté. Les comptes-particuliers se sont accrus de 9 millions à Paris et ont baissé de 2 millions dans les succursales. (Havas).

On écrit de Vienne, 20 décembre :

« La fête offerte à la Redoute par la municipalité de Pesth à l'Empereur a été des plus brillantes. « Je suis extrêmement

satisfait, a dit l'Empereur aux membres du conseil municipal de l'accueil que me fait la ville. »

Il est question, au sein de la Diète, de l'envoi d'une députation à Vienne pour inviter l'Impératrice à venir visiter la capitale de la Hongrie. Rien ne s'oppose à cette démarche de courtoisie, si ce n'est cette considération que si l'entente sur les différentes questions venait à ne pas se réaliser, l'Impératrice ne serait pas à sa place ici.

On raconte dans les cercles parlementaires l'anecdote suivante :

Lors de la présentation des députés au château de Bude, l'Empereur s'adressa à un des députés de la seconde Chambre, et lui demanda depuis quand il était député. — Depuis que le peuple élit, Sire. — Quel district représentez-vous ? — Grau et quelques villages : C'est donc vous qui êtes Besze Janas ? — Je suis heureux que Votre Majesté connaisse mon nom. — Croyez vous que l'entente doive se réaliser. — Si les choses continuent à marcher comme elles marchent depuis le discours du trône, on ne peut que répéter les paroles du salut populaire en Allemagne : « Que Jésus-Christ soit loué dans l'éternité ! Amen. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 21 décembre, 6 h. du soir. Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Compte du Trésor, 294, 519 liv. sterl.; portefeuille 12,223 liv. sterl. Diminution : Réserve des billets 2,505 liv. stg. comptes particuliers 169,646 liv. stg.; encaisse métallique 148,994 liv. stg. Il a été retiré aujourd'hui de la Banque 36,000 liv. stg. L'Allemagne a apporté 136,074 dollars, et le Kent 70,000 onces d'or.

Florence, 21 décembre.

Chambre des députés. — L'ordre du jour porte la suite de la discussion de l'exercice provisoire du budget pendant le premier trimestre du 1866. Le ministre des finances déclare accepter la proposition de M. Mancini pour une enquête parlementaire sur les administrations publiques pendant les cinq dernières années. — MM. Crispi, Mordini

et Minghetti appuient la proposition d'enquête. — La Chambre renvoie cette proposition à l'examen des bureaux. Elle adopte ensuite un amendement de M. Bogio réduisant l'exercice provisoire de 3 à 2 mois. — Le projet, ainsi amendé, est voté par 173 voix contre 23.

Florence, 22 décembre.

Les journaux annoncent que le général La Marmora a été chargé par le roi de former un nouveau cabinet. On attend pour aujourd'hui la constitution de ce cabinet.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité, légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 22 décembre.

Le prince Napoléon s'est rendu avant-hier auprès de l'Empereur, au palais des Tuileries. L'entretien a duré, assure-t-on, plus d'une heure.

Le régiment de carabiniers en garnison à Fontainebleau a passé sa dernière revue. Les escadrons qui le composent vont être versés dans les régiments de cuirassiers. L'étendard du régiment a été rendu.

Il n'est point vrai que M. de Sacy doive prendre la direction du *Constitutionnel* et du *Pays*. D'après des informations que nous avons lieu de croire exactes, cette position serait confiée par les actionnaires à un honorable député, possesseur d'une grande fortune, siégeant parmi les conservateurs-libéraux, où il exerce une influence considérable.

Plusieurs cours ont été rouverts aujourd'hui à l'Ecole de Droit, et la plupart des professeurs ont été entendus par les élèves. Un seul incident regrettable a eu lieu pendant la leçon de M. Demangeat, mais bientôt, le calme a été rétabli.

Le champ de Mars et le coteau du Trocadéro forment aujourd'hui le principal chantier de travaux publics de la capitale. Là, sur une superficie de près de deux kilomètres, on ne voit qu'ouvriers qui travaillent, chevaux qui traitent des tombereaux ou des wagons. Le Champ de Mars et le Trocadéro fouillés, remués, terrassés ne sont plus reconnaissables. Telle est l'activité qu'on met dans la construction du formidable palais elliptique de l'Exposition, que le sousbassement, peu élevé, en est bientôt terminé dans toutes ses

parties, si bien que d'ici peu on va commencer de dresser sur ces sousbassements les fermes en fonte de fer qui doivent former la charpente du palais ! Tout à l'entour on prépare le terrain destiné à recevoir les plantations d'un jardin magnifique. On est entraîné de raser le long talus qui borde à l'Orient, la rue Labourdonnais.

On fait le remblai sur le quai de Grenelle et de Javel pour livrer passage à l'embranchement de chemin de fer qui va mettre en communication le Champ de Mars et le palais de l'Industrie avec le chemin de fer de ceinture reliant toutes les grandes lignes ferrées qui rayonnent de Paris vers tous les points de l'Europe continentale. C'est, en réalité, l'Europe mise en communication avec le Champ de Mars. Enfin, on élève depuis quelques jours, à l'Occident du Champ de Mars, au quartier Duplex, un immense édifice : c'est l'usine où toute la charpente du palais de l'Industrie sera ajustée.

La réception de M. prévoist-Paradol à l'Académie française aura lieu le jeudi 29 mars.

Le jeune récipiendaire a terminé la semaine dernière seulement son discours qu'il a immédiatement transmis à M. Fozot, chargé de lui répondre.

Le discours est, dit-on, très réussi, et M. Guizot, bon juge de cette matière, s'en montre enchanté.

Est-ce autre chose qu'un grand article du *Courrier du Dimanche* ? demandait-on à l'illustre homme d'Etat.

Tout-à-fait autre chose, répondit-il, c'est charmant, et il n'y a pas un mot de politique.

Qu'on imagine si les billets d'invitation seront recherchés pour la séance du 29 mars ! On assure qu'ils font déjà prime.

Pour toute la correspondance, J. Reboux

Le correspondant de l'*Evénement*, à Bruxelles, M. Paul d'Hormoys, raconte de la manière suivante, sans nommer le héros de l'aventure, mais cependant de façon à laisser voir que c'est lui-même, l'entrevue du nouveau roi des Belges avec un journaliste parisien :

« Je me rendis donc au palais à six heures et je déclarai mon nom au chef des huissiers qui me conduisit au salon des officiers d'ordonnance. L'un d'eux disparut par une porte plus élevée aussitôt que je cherchai. « Le Roi va vous recevoir immédiatement, » me dit-il, et me laissant

FLEULETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 24 DÉCEMBRE 1865.

N° 2.

LES MILLIONS

DU GRAND-ONCLE

IV.

A l'observation du vieux Jean, voici ce qu'on aurait pu répondre :

Emile Fargeau était entré en cette vie avec une disposition très accentuée à l'égoïsme brutal. Les soins d'une mère faible avaient pris à tâche développer en lui le germe inné, et de parfaire l'œuvre de la nature. Toutes les notions morales et scientifiques dont le jeune Emile, enfant précoce, était imbu dès l'âge de dix ans, peuvent se formuler ainsi :

1^o Le monde et tout ce qu'il renferme, choses, êtres ou gens, n'ont qu'une seule loi : le bon plaisir d'Emile Fargeau ;

2^o Il n'y a qu'un seul verbe dans la langue française : s'amuser !

A l'éducation domestique ainsi entendue, succéda l'éducation du collège. Les fruits utiles, ou agréables qu'Emile Fargeau, jeune homme de dix-huit ans, avait retirés de cette seconde culture, sur un terrain si bien préparé, peuvent à leur tour s'énumérer de la manière suivante :

1^o Le droit d'affirmer ou de nier toutes choses, d'un ton tranchant et absolu ;

2^o Quelques principes de logique, de mathématiques, de physique et de chimie, d'où découlaient le droit ;

Il y aurait exagération à dire qu'Emile Fargeau ne pleura point sa mère. Quelque desséché que soit un cœur d'homme, il est impossible que la mort d'une mère n'en fasse pas jaillir quelques larmes. Mais comme les larmes ne servent pas à grand-chose, et que la douleur n'a rien de fort amusant, il s'empressa, en vrai sage qu'il était, de s'en distraire, et partit pour Hombourg.

C'est là que le détournèrent les exécuteurs testamentaires du grand-oncle de mademoiselle d'Ambreville. A la nouvelle qu'ils lui annoncèrent, il pensa devenir fou ; mais, sans perdre un moment, il accourut à M. Griffet, l'as entiment cordial qu'il donnait pour sa part aux volontés du grand-oncle, ainsi que son vif désir d'en hâter l'exécution.

Henriette d'Ambreville venait de perdre son père. Toute à son deuil, elle refusa de voir M. Emile Fargeau, et le fit prier honnêtement, mais fermement, de remettre sa visite à un temps plus éloigné.

Il insista ; ce fut en vain. M. Griffet trouva le refus de sa pupille conforme aux bienséances, et engagea le voyageur à reprendre provisoirement la route de Paris, lui promettant d'user de son influence pour que mademoiselle d'Ambreville consentit le plus tôt possible à l'agréer comme futur mari.

Deux années s'étaient écoulées depuis lors, et, chaque fois que M. Griffet, secondé par mademoiselle Amaranthe, avait essayé de traiter la question avec Henriette, celle-ci s'était contentée de répondre : « Rien ne presse. »

M. Griffet montrait en toute occasion trop de déférence aux dames, pour insister

3^o L'honneur d'avoir, en tout temps et en tout lieu, déclaré guerre à mort aux pions ;

4^o Celui de s'être fait chasser successivement pour cause de rébellion et d'inconduite, de deux institutions différentes.

Dieu ! que c'était amusant !

En troisième lieu, vint l'éducation du monde. Elle ne fit que compléter, par une pratique plus large, ce que les deux autres avaient ébauché.

Emile Fargeau, né dans la finance, se croyait riche. Son père mourut, et ne laissa qu'une succession embarrassée, jetée en pâture aux créanciers et aux gens d'affaires. De cette curée générale, la veuve parvint pourtant à retirer quelques débris de sa fortune personnelle. Ils auraient plus que suffi à la faire vivre honnêtement, elle et son fils, si ce fils eût exercé d'importance quelle profession libérale. Mais Emile Fargeau courait une autre carrière. Le cigare aux lèvres, il menait, sur les boulevards de Paris et ailleurs, la vie d'homme de loisir ; jouissait d'une certaine notoriété dans les hôtels d'outre-Rhin, et à son nom de famille ajoutait celui de Saint-Géry, son lieu de naissance, ce qui faisait très-bon effet sur ses cartes de visite, et le distinguait de tous les Fargeau existant sur terre.

Cependant, la pauvre mère, retirée seule dans un petit appartement, vivait de privations de tout genre, afin de ne rien retrancher aux amusements de son fils. Un beau jour, elle atteignit le terme des misères terrestres, avec la conviction consolante que ce fils chéri s'amuserait en effet beaucoup, mais avec l'inquiétude assez bien fondée de savoir s'il pourrait encore s'amuser longtemps.

autre mesure auprès de la jeune héritière, et la chose en restait là.

Mais si rien ne pressait Henriette d'Ambreville, il n'en était pas de même d'Emile Fargeau. Mille bonnes raisons lui faisaient trouver l'attente beaucoup trop longue. Il écrivit à M. Griffet. M. Griffet, toujours appuyé de mademoiselle Amaranthe, fut de nouveau à Henriette, ils frappèrent les grands coups d'éloquence ; ils lui représentèrent l'abandon qui la menaçait si la mort venait à lui enlever cette tante vétérodinaire, dont la vie ne tenait qu'à un fil ; la nécessité de se placer au plus tôt, orpheline qu'elle était, sous la protection d'un mari ; le devoir de prendre position dans le monde, etc.

Henriette tourna sur sa tante un œil humide, et dit à M. Griffet d'un ton soumis :

« Je m'en rapporte à vous, monsieur ; faites ce que vous jugez convenable. »

V.

Durant plusieurs jours de suite, Emile Fargeau vit toute la société de graviter autour de lui, par un mouvement de curiosité générale, au centre duquel il trônait gravement, dans l'éclatante majesté d'un homme six fois millionnaire.

Cela le divertit.

Madame la sous-préfète donna un bal expressément à l'intention du jeune couple. Toute la ville que dis-je ? tout l'arrondissement y fut, Henriette mit en avant d'excellents prétextes pour n'y point paraître. Madame la sous-préfète ne voulut entendre à rien.

« Votre tante ne peut vous accompagner, dit-elle, c'est clair. Mais moi-même je vous servirai de chaperon, ma belle. Vous serez

là comme ma fille ; — comme ma courcadette, veux-je dire. »

Madame la sous-préfète n'avait pas que-
rante ans.

Henriette se mit, en soupirant, à ra-
franchir un pauvre petit robe blanche
qu'elle avait portée jadis, du vivant de sa
mère, à un bal de jeunes filles. — Je sou-
haitais à quel elle eût encore assisté. Mais
la veille du jour redouté, les souffrances
de mademoiselle Amaranthe redoublèrent
de manière à causer une inquiétude vé-
ritable à sa nièce, et donnerent lieu, de
la part d'Henriette, à de nouvelles exces-
sives que madame la sous-préfète fut cette fois
obligée d'accepter.

Il fallut donc se contenter de M. Emile
Fargeau. C'était, à vrai dire, la pièce ca-
pitale de l'exhibition. M. Emile Fargeau
se montra bon prince. Il se promena la tête
haute dans tout le bal, et se laissa
voir, admirer ou envier par tous les as-
sistants. Quand il en eut assez, il alla visi-
ter le buffet, se bourra de quelques
tranches de foie gras, se reconforta de
quelques rasades de champagne ; puis,
après avoir constaté que madame la sous-
préfète n'avait pas eu la bonne idée d'é-
tablir un fumoir dans le moindre petit
coin de son hôtel, il prit en pitié ce défaut
de savoir-vivre, et fit une nouvelle retraite
au Mont-Sacré, chez le jeune avocat bar-
bu, son admirateur enthousiaste et son
partisan le plus déclaré.

Le lendemain, quelques amis vinrent
voir Henriette.

« M. de Saint-Géry, lui dirent-elles
pinçant les lèvres, s'est montré hier soir
votre bien féal chevalier. De ce que vous
n'étiez pas au bal, il n'a voulu danser avec
personne. »